



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

L'Histoire culturelle face au « tournant transnational »

Ludovic Tournès

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1044

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

TOURNÈS, Ludovic. *L'Histoire culturelle face au « tournant transnational »* In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généralisé le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1044>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1044>.

par Ludovic Tournès

+++++

L'HISTOIRE CULTURELLE FACE AU «TOURNANT TRANSNATIONAL»¹⁶⁹

+++++

La place étant très limitée, on n'ira pas ici par quatre chemins : l'histoire culturelle doit renouveler son appareil conceptuel et lexical pour aller plus loin dans sa réflexion relative aux phénomènes internationaux, ou mondiaux comme on voudra. Depuis les années 1980 et surtout 1990 s'est développée sur les questions transnationales une production scientifique considérable qui a pris des visages divers : *World history*, *Global history*, *Connected history* ou encore *Subaltern studies*, mais aussi, dans le champ académique européen, l'histoire croisée issue des impasses problématiques de l'histoire des transferts culturels, sans parler, dans les autres sciences sociales, des analyses de la sociologie d'obédience bourdieusienne ou encore de l'anthropologie postcoloniale. Toutes ces perspectives, au-delà de leurs spécificités qu'il est impossible de détailler et de discuter en si peu de place¹⁷⁰, ont pour point commun de s'intéresser notamment aux circulations transfrontières et à leur caractère structurant. Face à elles, l'histoire culturelle qui reste largement charpentée épistémologiquement par une logique nationale, doit réviser ses schémas d'analyse pour prendre en compte ces apports. On ne plaidera pas pour autant ici pour une énième révolution épistémologique ou un nouveau « tournant » dont l'accumulation depuis les années 1980 a fini par être lassante, mais plus modestement pour une « révision des 50 000 km » qui doit permettre à l'histoire culturelle de prendre en compte le changement de perspective introduit par l'affirmation du paradigme du transnational dans le champ académique. On signalera par ailleurs qu'il ne s'agit pas non plus pour l'auteur de ces lignes de proposer un nouveau glossaire théorique « clés en main », pour filer la métaphore automobile, l'essentiel n'étant pas tant d'inventer une nouvelle expression consacrée et d'y apposer un *copyright*

169. Ce texte a été publié en 2010 dans le bulletin annuel de l'Association pour le développement de l'histoire culturelle.

170. C'est la raison pour laquelle on a pris le parti de ne donner dans ce texte aucune référence bibliographique.

que de susciter une discussion. Ouvrons donc le capot et voyons ce qu'il faut réviser. Entre autres, et sans prétendre à l'exhaustivité :

– La notion de « relations culturelles internationales », calquée un peu mécaniquement sur celle de « relations internationales » et qui, probablement sans y prendre garde, a importé dans le champ culturel le paradigme réaliste qui a longtemps sous-tendu la discipline des relations internationales. Concrètement, cela se traduit par une attention sans doute excessive portée à la diplomatie culturelle des États et surtout à une approche par les institutions qui ne donne qu'une vision partielle et souvent statique des interactions transfrontalières. Alors que les travaux récents en histoire culturelle ont marqué une diversification importante de ce point de vue, et alors que les apports théoriques de la science politique, de l'anthropologie postcoloniale et des historiographies du transnational sont en train de donner lieu chez les internationalistes à une réflexion sur la notion même de « relations internationales », il y a un travail d'approfondissement à mener sur ce point auquel l'histoire culturelle peut et doit participer. Il est en particulier important de forger des outils de réflexion sur les frontières, de plus en plus d'études mettant en valeur leur porosité fondamentale à travers l'analyse des circulations qui les traversent en tous sens, et ce, bien avant le xx^e siècle. Le modèle épistémologique des relations inter-nationales fonctionne, de ce point de vue, de plus en plus mal.

– Les notions de diffusion, réception, acculturation, résistance, réinterprétation : en bref, tout un appareil conceptuel de type diffusionniste largement issu de l'anthropologie culturelle, souvent utilisé de manière schématique par les historiens et qui a depuis longtemps montré ses limites mais reste implicitement au fondement de nombreuses analyses, comme un héritage dont on n'arrive pas à se débarrasser et qui pèse encore sur les choix intellectuels. L'anthropologie a remis depuis longtemps sur le métier ces notions, il n'y a pas de raison pour que les historiens ne le fassent pas non plus. Un des secteurs où cette pesanteur apparaît manifeste est celui, un peu mieux connu par l'auteur de ces lignes, des études sur l'américanisation, encore largement informé par la grille de lecture diffusion-acculturation-modernisation employée par la majeure partie des historiens américains et européens, qui conduit trop souvent à essentialiser un « modèle » américain placé en position surplombante face à des cultures « réceptrices » que la confrontation avec le géant d'outre-Atlantique conduit à se moderniser essentiellement par réaction et réinterprétation. Cette grille de lecture, en dépit d'une certaine pertinence, a

deux défauts structurels majeurs. Le premier est d'approcher les phénomènes d'échanges avec une perspective unilatérale, nonobstant les déclarations d'intentions introductives de la plupart des auteurs : tout se passe comme si les États-Unis étaient intrinsèquement un pays exportateur et les autres pays étudiés intrinsèquement importateurs. Or, la question des allers-retours, des relations dans les deux sens, mérite non seulement d'être posée, mais aussi d'être étudiée. Ceci ne vaut d'ailleurs pas que pour l'américanisation : on peut considérer que l'un des chantiers actuels de l'histoire culturelle est de penser les relations transfrontières dans leur dimension circulatoire et non pas diffusionniste. Le deuxième défaut de la grille de lecture évoquée plus haut est de raisonner le plus souvent en termes bilatéraux, ce qui a, là encore, sa pertinence, ne serait-ce que pour des raisons de faisabilité des sujets de recherche, mais aboutit malgré tout à sous-estimer la dimension multilatérale des phénomènes mondiaux. Celle-ci doit faire l'objet non seulement d'études précises mais aussi d'une réflexion méthodologique approfondie : c'est sans doute un autre chantier de l'histoire culturelle du transnational que de prendre à bras-le-corps la question du multilatéralisme.

– La notion de réception : le travail sur la notion de modèle et sur la nécessité de prendre en compte les circulations multilatérales conduit à s'interroger sur la notion de réception, qui a été depuis longtemps au cœur des problématiques de l'histoire culturelle. Mais celle-ci a des pesanteurs structurelles évidentes, en particulier parce qu'elle conduit souvent à des analyses statiques qui captent mal l'historicité des mouvements d'échanges entre deux (ou plus) partenaires. D'autre part, ces analyses aboutissent souvent *de facto* à réduire la réception à une réaction face aux sollicitations d'un émetteur extérieur, sans toujours prendre en compte le fait que le récepteur est lui aussi, et en même temps, un émetteur. De ce point de vue, l'un des défauts structurels de la notion de réception, lié à la perspective diffusionniste, est sans doute d'être incapable de prendre en charge la dynamique de chacun des acteurs de l'échange, *a fortiori* s'ils sont plus de deux, ce qui est, en fait, la plupart du temps le cas. De leur côté, les travaux menés depuis vingt ans par les historiographies du transnational ont largement mis en lumière les croisements entre dynamiques respectives et les phénomènes de coproductions transnationales, et sont arrivés à des résultats intéressants sans pour autant utiliser le concept de réception. On n'en conclura pas pour autant qu'il faut abandonner celui-ci, mais il faut à tout le moins questionner sa pertinence et repenser son périmètre dans le cadre d'une histoire culturelle attentive à la fois aux

phénomènes de passages transfrontaliers et aux dynamiques proprement locales.

– Les notions d'identité et de culture nationale : les apports de l'anthropologie postcoloniale, de l'histoire croisée mais aussi de l'histoire coloniale (notamment anglo-saxonne), ou encore les débats récents des historiens de l'Antiquité sur la question de la romanisation, montrent clairement que les cultures nationales se construisent autant à l'extérieur qu'à l'intérieur des frontières, que les individus et les collectivités se construisent des identités à la fois multiples et transnationales, y compris lorsqu'elles sont fortement ancrées dans une réalité nationale donnée, et que, au final, la notion d'identité nationale est fondamentalement plurielle, mouvante et largement dépendante de phénomènes qui ont lieu au-delà des frontières de l'État-nation. De ces constatations il résulte que l'étude du multiculturalisme (un terme auquel on enlèvera ici toute connotation polémique) comme réalité historique lourde et non pas comme phénomène ultra-contemporain, fait sans doute partie des chantiers à venir de l'histoire culturelle, qui, en portant son attention sur les phénomènes transnationaux, peut approfondir la réflexion sur la pluralité de ces identités, à la fois dans leur historicité et à leurs différentes échelles géographiques. Pour cela, il importe de considérer les aires nationales non comme des réalités fermées ou des points d'arrivée de phénomènes de diffusion, mais comme des points de passages ouverts aux flux transnationaux. À travers ce problème, c'est toute la question des rapports entre le national et le transnational qui est en jeu.

Arrêtons ici une énumération qui pourrait continuer longtemps : on aura compris qu'au-delà de l'aspect quelque peu lapidaire et schématique des lignes qui précèdent, l'essentiel est ici de contribuer à un débat sur des questions complexes et fondamentalement ouvertes, mais dont l'histoire culturelle doit se saisir pour garder sa légitimité à penser l'international.